

Une nuit à l'opéra, un matin à Ramallah

« Que pensez-vous de cette idée de deux États pour deux nations ?
– Si une idée n'est pas devenue réalité après tant d'années, probablement elle ne le deviendra jamais. »

Israël Shamir, membre d'un groupe de russes chrétiens israéliens voulant se joindre aux Palestiniens, dans une interview à *Yédiot Acharonot*, 14 février 2003

* *

« Je suis bien heureuse ; je ne vivrai pas assez longtemps pour voir ce pays tomber en morceaux », m'informa gravement ma mère, ex-combattante, ex-professeur, ex-membre dévouée de La Jeune Garde socialiste, mais encore une fervente sioniste. Elle n'était pas du tout mourante, Dieu merci. Du même âge qu'Arik (Ariel) Sharon qui venait de prendre ses fonctions de Premier ministre au sommet de sa gloire, elle était une dame très vivante, très active. J'aimais beaucoup son allure, dans sa veste de velours turc, brodée avec soin. Nous dégustions le vin pétillant offert par une entreprise d'automobiles, mécène d'une soirée de gala au nouvel opéra israélien, connu dans le monde entier pour la qualité de ses spectacles.

Dans la représentation de ce soir-là, *Andrea Chénier* d'Umberto Giordano, à l'acte I, des paysans furieux et affamés, avec pelles et fourches, envahissent le salon de la comtesse de Coigny. La danse de la gavotte aguicheuse et loufoque se termine dans un bain de sang. Ce massacre d'un groupe d'aristocrates décadents ne fut qu'un début. L'engouement pour le meurtre s'abat sur la capitale de la France. Dans cet opéra politique, la foule parisienne se réjouit tous les jours devant le spectacle d'hommes et de femmes emmenés en charrette à la guillotine.

Des milliers de personnes innocentes – y compris le héros et sa bien-aimée – paient de leurs vies les fautes des avides et des indifférents. La révolution française charriera beaucoup de sang et de boue, baignant dans la corruption avant de devenir pour l'Histoire l'un des moments les plus héroïques.

Au deuxième acte, une vieille femme pauvre et aveugle en larmes réclame une grâce spéciale du sordide comité révolutionnaire. Elle a besoin d'une mesure d'« exception » afin que son petit-fils soit autorisé à rejoindre l'armée et mourir en massacrant les ennemis de la patrie comme l'ont fait avant lui ses frères et ses oncles.

Suis-je la seule à m'agiter, mal à l'aise sur mon siège? Y a-t-il un message pour ces amateurs de vin dans cette réception à Tel-Aviv? La salle de spectacles, à l'architecture postmoderne, ne se trouve qu'à une trentaine de minutes en voiture de ces malheureuses femmes posant fièrement pour les télévisions avec les portraits de leurs fils et filles devenus des bombes vivantes dans les rues d'Israël. Elles en promettent d'autres. Nous sommes pendant l'horrible mois de mars 2002.

Peut-être, la Seconde Intifada deviendra-t-elle aussi, un jour, le sujet d'une représentation musicale forte d'émotions, aux mélodies soignées, lançant un appel au nom de la morale universelle. L'intrigue proposerait alors un intellectuel courageux qui, comme André Chénier ne s'abandonnera pas à l'obsession de tuer. À la fin, l'amour, sur un ton si mineur, triomphera de la mise à mort de masse aveugle.

Slogan pour la paix n° 1 : Deux États pour deux nations.

Le massacre de masse la nuit de la Pâque à Netanya – trente morts et plus de cent blessés qui étaient rassemblés autour de la table du Seder – eut lieu quelques jours après la première d'*Andrea Chénier*. Le gouvernement décréta : « *Il faut agir* » dans ces rues où vivent les mères et leurs enfants qui se suicideront par attentat à la bombe. « *Il faut agir* » pour apaiser l'opinion publique choquée et furieuse. L'IDF (Armée de Défense d'Israël), une colossale machine de guerre faite de tanks, de bulldozers D9 et de milliers de jeunes gens très motivés qui reçurent l'ordre d'éradiquer « l'infrastructure terroriste ».

Horrifiées par cette perspective qu'un contre-carnage allait être organisé, des femmes d'âge moyen montent dans des bus pour rallier

une manifestation pour la paix, un jour de pluie, près d'une ville palestinienne sous occupation militaire israélienne. Nous venons scander nos slogans pour la paix et nous appelons à mettre fin à l'occupation. Une coalition de toutes les organisations pour la paix a décidé d'une marche conjointe de femmes israéliennes et palestiniennes jusqu'à l'entrée fermée de Ramallah. On nous a demandé de porter du blanc. L'appel est entendu au-delà de toute attente, bien que ce jour d'avril soit orageux et que les chemises légères et les écharpes blanches en souffrent.

Les autobus déversent environ un millier de manifestants – Juifs israéliens et Arabes – dans un vaste espace vide en périphérie de Qalandya, entre Ramallah et Jérusalem.

De grandes banderoles en hébreu, anglais et arabe appelant à la « Paix » et à la « Fin de l'occupation » sont disponibles ainsi que des signes distinctifs pour les nombreux groupes répondant au nom de : Goush Shalom, Bat Shalom, Médecins pour les Droits de l'Homme, Architectes contre la Destruction, Zochrot-Mémoire de la Nakba, La Paix Maintenant, Meretz, Chadash, et d'autres encore. Nous sommes littéralement douchés par la pluie pendant notre marche vers Ramallah.

« *Israël et Palestine – deux États pour deux nations* » chantent avec rythme les grands-mères. Je doute déjà. Les orateurs arabes semblent mieux organisés en criant : « *Avec notre âme et notre sang, nous te libérerons, Palestine!* » Des jeunes gens nous observent avec un dédain évident. « *Israël – Non!* », me crie avec force l'un d'entre eux en plein visage. Quels que soient mes doutes, mon cœur chavire. Israël est ma patrie. Le slogan populaire « *Deux États* », que lancèrent les militants d'extrême gauche de nombreuses années plus tôt, est repris par les Israéliens du centre mais aussi par la droite. Ils y voient une astuce intelligente pour bloquer tout progrès.

Deux États pour deux nations? Le nôtre, un État national en pleine confusion, a réussi à causer assez de chaos et de tragédies. Il n'y a rien de bon à espérer d'aucune entité nationale de ce genre. Il est probable qu'elle portera en elle son propre lot de menaces, hostile sans vouloir de compromis et pétrie de préjugés. Si cet État n'est pas armé – comme Israël insiste – il sera une farce, abandonné à des dirigeants impuissants et probablement corrompus.

Pourquoi donc travailler tant à établir deux États dont les frontières s'enchevêtrent comme des spaghettis en pleine ébullition? Si chacun

dans cette manifestation désire tellement la paix, pourquoi n'y a-t-il pas d'appel à un effort conjoint pour la voirie, les ressources en eau, le commerce, les services médicaux, l'assistance sociale et l'éducation? Qu'exige-t-on d'autre de la part d'un État?

De plus en plus de jeunes Palestiniens fixent les Israéliennes et les récompensent de leurs efforts à manifester par des attitudes de dégoût connues de tous. Ils chantent : «*Israël – Non!*» Toutefois, je sais parfaitement que beaucoup de Palestiniens seraient si heureux de posséder une carte d'identité bleue et un permis de travail. Parallèlement, beaucoup d'Israéliens membres de la «*Paix Maintenant*» considèrent comme cauchemardesque d'avoir encore plus d'«*Arabes israéliens*». De plus, ils ne sont pas prêts à comprendre et encore moins à accepter la nécessité de faire revenir les réfugiés qui attendent depuis toujours à l'étranger.

Une femme palestinienne élégante et soignée m'invective en excellent anglais : «*Sharon c'est Hitler! Il est pire qu'Hitler!*» Je suis forcée de me sentir responsable ou du moins partie prenante de la violence de mon Premier ministre, un homme que pourtant j'abhorre et crains ainsi que ses émissaires en uniforme prêts à m'envoyer des gaz lacrymogènes. Quinze ans plus tôt, à Washington, j'étais sur le point de m'emporter contre l'ambassadeur israélien de l'époque aux Nations unies, un certain Benjamin Nétanyahou, lorsqu'il déclara lors de l'émission *The Week with Daniel Brinkley*² que Yasser Arafat était «*pire qu'Hitler*». Les quatre années passées en Allemagne de l'Ouest comme correspondante ont fini par avoir raison de ma patience à cause de telles comparaisons cyniques.

À distance, ces affreux nuages jaunes paraissent inoffensifs. La foule commence à battre en retraite quand un soldat tire une grenade lacrymogène à l'entrée barrée d'Al-Ram en direction de Ramallah. Seule une petite dose de gaz arrive à l'endroit où nous nous tenons. C'est ma première rencontre avec cette substance qui brûle les yeux et qui rend la respiration douloureuse. Les femmes palestiniennes sur leurs balcons des maisons avoisinantes nous jettent à la hâte des tranches d'oignons, mais sans aucune expérience de la situation, je ne sais qu'en faire.

2. *ABC Network*, 10 avril 1988.

Pourquoi d'ailleurs sommes-nous visées par ces tirs de gaz? Nous sommes venues simplement chanter pour la paix. Les larmes roulent sur mes joues car mes yeux me font mal.

Pour des raisons médiatiques et de relations publiques, notre rassemblement de femmes s'annonçait comme suit : quelques camions pleins de nourriture et de matériel médical devaient être remis aux Palestiniens retenus derrière le check-point (*machsom*) d'Al-Ram. Un des camions progresse lentement parmi la longue colonne des manifestants chantant. Une voix dans un haut-parleur annonce que les négociations avec l'armée pour nous laisser passer sont entamées. La pluie cesse puis recommence. Nous chantons maintenant «*Nous triompherons!*» et «*Si j'avais un marteau*» depuis près de deux heures. Nous nous sentons jeunes comme si nous étions dans les années soixante à Berkeley!

«*Les hommes à l'arrière, les femmes à l'avant*» essaient sans succès les organisateurs, mais au Moyen-Orient les hommes ne sont pas prêts de concéder leur place au premier plan.

Je me sens soudain mal à l'aise quand je vois des jeunes gens enfouir des pierres dans leurs poches. Vont-ils mettre fin par la violence à la manifestation des Femmes pour la Paix?

Finalement nous sommes très heureuses de constater que le camion est passé de l'autre côté du check-point. L'armée nous a autorisés à passer, annonce-t-on dans le mégaphone. Les voix qui chantent se réjouissent et le soleil perce les nuages, nous insufflant quelque espoir aux abords de Ramallah. À ce moment précis, le chaos commence. Quelqu'un a-t-il lancé une pierre ou n'est-ce rien d'autre qu'une bousculade comme on le fera remarquer plus tard? Peut-être des manifestants ont-ils poussé dans leurs limites les soldats sur le qui-vive au check-point, espérant provoquer une explosion de violence selon l'enseignement du camarade Léon Trotski, alias Lev Davidovitch. Il semble qu'aucune de ces hypothèses ne soit la bonne. Il est clair que quelqu'un dans la hiérarchie de l'«*Armée de Défense d'Israël*» a ordonné aux soldats d'attaquer la manifestation presque somnolente afin de faire la démonstration du rapport de force. Les tirs de gaz lacrymogènes s'abattent sur nous en salves nourries et lancent de petites flammes à hauteur des yeux, dégageant un nuage chimique qui nous enveloppe dans une bulle épaisse et collante de douleur.

Des centaines de femmes paniquées, la plupart de vénérables grands-mères, partent en débandade dans toutes les directions, hur-

lant de peur et de douleur. On sent l'odeur des cheveux brûlés mêlée aux terribles gaz. Je suis terrifiée à l'idée que quelqu'un, aveuglé par ce nuage jaune, trébuché et soit piétiné par cette foule hystérique ne pouvant s'échapper car piégée par les voitures garées des deux côtés de la route. Mes poumons se contractent sous la douleur. Mon visage est baigné de larmes. C'est sans doute l'effet du gaz. Personne ne pourra maintenant déceler si je pleure ou non, écrasée par cette humiliation. Une fois sortie du nuage, je vois des femmes beaucoup plus malchanceuses, brûlées et blessées par balles au visage, aux épaules et aux bras.

Le grand châle blanc, un souvenir de *Savta Chaya* dont je me suis drapée ce matin gît sur le sol. Elle l'avait crocheté elle-même dans ses vieux jours au groupe de macramé du Centre de la rue Ben Saruk. Il est maintenant souillé de la boue du Moyen-Orient.

Nous montons dans le bus, tristes et couverts de bleus. Les organisateurs nous informent que les journaux télévisés parleront de nous ce soir, preuve que la manifestation est un succès. « *Tout s'est bien passé car nous craignons des victimes* », nous explique avec satisfaction une jeune femme avant de passer à un autre bus. J'éprouve soudainement une panique après coup. Je ne suis pas sûre que je me serais engagée dans ce genre d'activité si j'avais su le risque que ma famille eût à me récupérer dans une boîte. Merci mon Dieu, nous sommes tous en route pour la maison, pour une bonne douche chaude loin du manque d'eau, des coupures d'électricité et du manque de ravitaillement de base dans la Palestine voisine.

Deux États pour deux peuples ? Peut-être la priorité est-elle de freiner le seul État, le mien, de m'effrayer, de me sentir si coupable et si honteuse. Transformons cet État en une entité bienveillante, responsable et dévouée envers tous les citoyens placés sous sa juridiction. Cessons de trembler avec cette peur bien orchestrée uniquement parce que certains parlent une autre langue et croient (probablement) en un Dieu qui porte un autre nom.

Sommes-nous incapables de nous associer à des centaines de milliers de personnes qui ne désirent rien d'autre – à notre instar – qu'une jolie maison, une voiture, une télévision et deux voyages en Europe par an ? Qui est vraiment intéressé à éradiquer « l'infrastructure du terrorisme » comme le fait le mentor militaire israélien ?

Slogan pour la paix n° 2 :

Démanteler les colonies. Évacuer les gros bastions en priorité.

Une année passa. Les attentats-suicides trouvaient les occasions pour perpétrer des massacres sporadiques. Des représailles plus dures les unes que les autres furent la réponse, tandis que de plus en plus de colons occupaient de nouvelles terres. C'était à nouveau le temps de la Pâque. Un nouveau groupe de jeunes israéliens est déterminé – une fois de plus – à faire revivre le bon vieux style de « La Paix Maintenant ». Bardés de budgets et soutenus par des politiciens, ils espèrent créer un mouvement de masse qui puisse faire revenir Israël à ces temps désirés mais furtifs de la démocratie. Des anciens du mouvement comme mon amie d'enfance Nira et moi-même répondent, toutes disciplinées, à ces nouvelles sirènes.

Les jeunes ont une idée susceptible d'enflammer les médias. Cette fois-ci, nous allons tenter d'établir une « place forte de la Paix Maintenant » près de la ville arabe d'Hébron (Al-Khalil). Là-bas, des zélotes, avec le soutien à peine voilé de la majorité des officiers de l'armée créent de nouvelles colonies presque tous les jours. Dès qu'une plainte est formulée, l'armée déclare qu'elle n'est pas « en capacité » de les démanteler. Nous voulions vérifier si l'armée était capable ou non de démanteler notre « bastion illégal ».

Nira et moi empruntons pour la première fois les routes pour les « Juifs uniquement ». Les grands tunnels à deux voies, au sud de la capitale, constituent une innovation de transport ethnique sans pareil. Près de cent millions de shekels pris aux contribuables sont investis dans cette infâme route exclusive au nom de ce vain espoir que les Juifs vivant dans ces enclaves au cœur « d'une population hostile » n'auront plus à craindre les violentes embuscades ou les cailloux des frustrés.

Le bus dépasse des complexes immobiliers étalés au sommet des collines. On a construit ces colonies en forme de banane, des quartiers de banlieue entourés de barbelés servant à séparer les habitants indigènes les uns des autres. On a chassé les paysans et leurs troupeaux de leurs terres tout en prétextant des excuses au nom de la sacro-sainte sécurité. Les citoyens de l'Israël d'avant 1967, l'un des pays les plus densément peuplés au monde, passaient des heures dans les embouteillages, mais peu d'entre eux se sont offusqués de toutes ces routes accommodantes pour ces banlieusards gâtés des Territoires occupés.

Maintenant, nous pouvons observer ces banlieusards à notre gré. Notre bus s'est arrêté à un check-point. Des habitants juifs de Judée-Samarie, facilement identifiables à leurs kippas crochetées, leurs barbes et leurs voitures dégingluées pleines d'enfants se propagent sans le moindre obstacle. Des Arabes et des trouble-fêtes comme nous, devons descendre du bus et attendre qu'une plus haute autorité militaire nous laisse continuer vers notre destination. Vu que nous sommes les passagers d'un bus au slogan de « La Paix Maintenant », on nous interdit même l'accès à l'autre côté de la route où un marchand juif de légumes semble tenir un commerce des plus florissants. Sans doute, un colon avec d'excellents contacts a dû construire ce magasin de tôle ondulée. Il lui a sûrement arrangé le permis nécessaire et des brouilles comme la TVA et autres taxes superflues. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais constaté combien la juridiction israélienne est sélective. La voyageuse que je suis se voit maintenant interdire de passer de l'autre côté du parking presque vide où un bus de Palestiniens a été stoppé, empêché d'entrer à Hébron sans aucune raison logique apparente.

« *Que voulez-vous dire : nous ne pouvons pas leur parler ?* », je m'en prends maintenant aux soldats en uniforme, hautaine et forte de mon assurance acquise par cinquante ans de ma citoyenneté juive israélienne très privilégiée. « *Y a-t-il à présent une loi dans ce pays qui empêche les Juifs de parler aux Arabes ?* »

« *Geveret, s'il vous plaît, évacuez la zone* », me dit un sergent en gris, me congédiant avec la même assurance que la mienne. C'est la police des frontières, à mi-chemin entre l'armée et la police. Elle dispose de l'autorité pour arrêter les civils israéliens. L'armée se charge uniquement des Palestiniens qui, sous occupation, n'ont aucun statut civil.

« *J'aimerais connaître votre nom* », continuai-je d'insister. S'il appartient à la police, je pourrai me plaindre au département qui enquête sur la corruption des policiers. Il abuse clairement de son autorité au nom de ses opinions politiques. Je peux faire un scandale. Cet homme va comprendre où il s'est fourré.

« *Mon nom est Machsomi* », dit-il sans sourciller. « *Shachar Machsomi* », répète-t-il en ricanant. Ses subordonnés éclatent de rire.

« *Très drôle* », lui rétorquai-je fermement. « *Rien d'étonnant que vous ayez peur de donner votre vrai nom. Il est clair que vous comprenez que vous enfoncez la loi.* »

Dans un grand mépris, le garde-frontière montre du doigt le rabat de sa jaquette. Ce curieux nom de "*Machsomi*" (« M. Checkpoint » en hébreu) y est clairement brodé, établissant ainsi son identification d'après la loi. Il y a aussi un numéro d'identité ; je mets un point d'honneur à le noter mais j'ai perdu la partie. Les jeunes gens en uniforme gris savourent chaque instant de leur victoire.

« *Ce sont mes ordres* », "*Machsomi*" me pousse alors que je continue d'insister : de quel droit m'empêche-t-il de m'approcher d'un autre bus de civils ? Il est très calme et possède un avantage physique évident, assorti d'un armement lourd. L'occupation équivaut toujours à la violence. Toutefois, dans le répertoire des médias israéliens, seuls les gamins qui lancent des pierres sont de violents émeutiers. Les voyous qui les tabassent sont nos enfants bien-aimés.

Les Palestiniens, habitués à des agressions beaucoup plus graves, regardent avec lassitude ce conflit entre Juifs. Une confrontation plus sérieuse se joue de l'autre côté du parking. Un petit groupe de jeunes filles de La Paix Maintenant a traversé la route et se trouve de l'autre côté. Les sbires de "*Machsomi*", du même âge que les militantes, n'hésitent pas. Utilisant leurs matraques, ils frappent autant qu'ils le peuvent. Nous sommes abasourdis. Notre impuissance est réelle. Qui pouvons-nous appeler à l'aide ? La police ?

Que les « forces de sécurité » s'identifient pleinement avec le mouvement des colons se révèle à moi comme une évidence. Ce n'est pas un hasard. La classe militaire professionnelle et les colons ont les mêmes intérêts : obtenir plus de pouvoir, d'influence et de subventions des contribuables. Les jeunes de Shachar Machsomi, après avoir subi un lavage de cerveau, servent de chair à canon pour cette alliance profane. Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour procurer aux colons boucliers de fer, armes de poing et tout ce dont ils ont besoin pour survivre. Le niveau d'éducation étant en constante baisse garantit que peu de citoyens, parmi les futures générations, seront capables de s'interroger – comme certains soldats le font – sur le bien-fondé d'être assignés à ces check-points, d'entrer dans ces villages et ces maisons palestiniens et de matraquer ces jeunes filles du mouvement de La Paix Maintenant plutôt que d'écouter ce qu'elles ont à dire.

Cependant, nous pûmes mettre en scène notre action. Après ordres venus d'en haut, les soldats autorisèrent les manifestants à construire une tour faite de longs tuyaux de métal que nous avions apportés